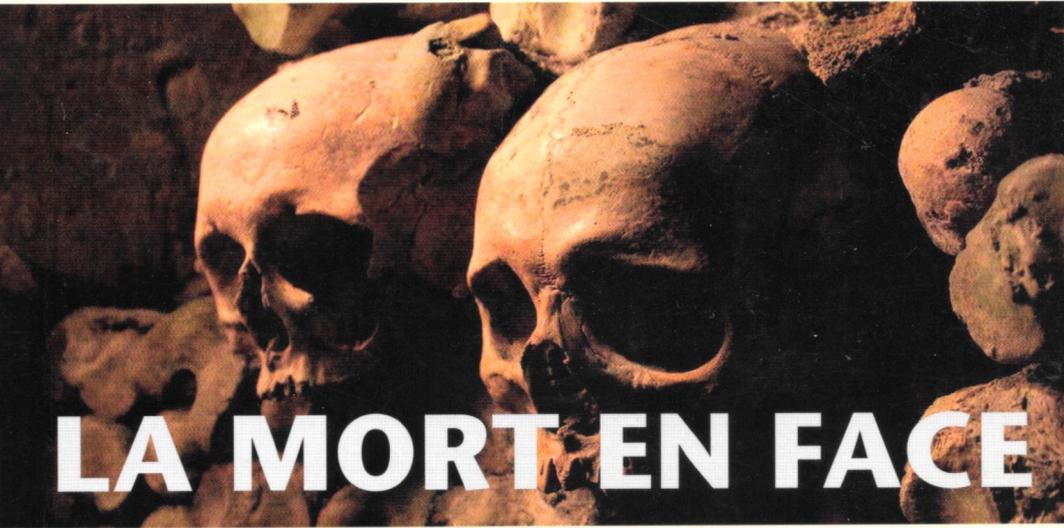


ARGUMENT

POLITIQUE SOCIÉTÉ HISTOIRE

vol. 17, n° 2, printemps – été 2015



LA MORT EN FACE

Dossier

Notre avenir sera-t-il franglais ?

Daniel Tanguay
L'art de lire en péril

Liber

ARGUMENT

POLITIQUE SOCIÉTÉ HISTOIRE

DIRECTEUR

François Charbonneau

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Moreau

COMITÉ DE RÉDACTION

Raphaël Arteau McNeil, François Charbonneau
Marc Chevrier, Marie-Andrée Lamontagne
Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, Patrick Moreau, Danic Parenteau

CONSEIL DE RÉDACTION

Gérald Allard, Harold Bérubé, Mathieu Burelle
Anne Caumartin, Gilles Labelle, Jean-François Laniel,
Christian Monnin, Antoine Robitaille

COMITÉ D'HONNEUR

Lise Bissonnette, Alain Finkielkraut
Guy Laforest, Pierre Manent, Charles Taylor

GESTION DES ABONNEMENTS

Louise Charbonneau

ADRESSE POSTALE

Revue Argument
Éditions Liber
2318, rue Bélanger,
Montréal, Québec,
H2G 1C8
Tél. : 514 418-3478

www.revueargument.ca

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015
Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISSN : 1481-3971

ISBN : 978-2-89578-501-9

e-ISBN : 978-2-89578-502-6

Argument est répertorié par Repères

SOMMAIRE

DOSSIER

La mort en face

- 3 | Présentation
Marie-Andrée Lamontagne et Patrick Moreau
- 6 | Petit lexique contemporain de la mort
- 8 | Quand le souci des morts rejoint celui des vivants
Valérie Garneau
- 13 | La mort annoncée des baby-boomers :
un possible tournant anthropologique
Guillaume Cuchet
- 27 | Les vertus de notre condition mortelle
Leon R. Kass
- 51 | L'épreuve de l'immortalité
Pierre-Jean Dessertine
- 60 | Dans la chambre du mourant
Claudine Papin
- 75 | Les paradoxes de la confrontation
au mourir : une enquête philosophique
Louis-André Richard
- 86 | Considérations atemporelles sur un thème inépuisable
Benoît Castelnérac

DOSSIER

Notre avenir sera-t-il franglais

- 95 | Présentation
François Charbonneau
- 97 | Leur langue, c'est pas de la marde
Benoît Melançon

- 104 | « So j'suis drunk as fuck cause c'est comme une jungle des fois » : art et franglais, une relation suspecte?
Ludvic Moquin-Beaudry
- 115 | Le franglais, épouvantail des ayatollahs de la langue
Patrick-André Mather
- 123 | L'effet corrosif du joul sur la langue écrite
Jean Delisle
- 135 | Le franglais :
le Québec toujours assis entre deux chaises?
André Braën

SOUS PEINE D'ÊTRE IGNORANT

- 145 | Le catholicisme au regard de l'histoire
Lucien Lemieux

CONTRIBUTIONS LIBRES

- 157 | L'art de lire en péril.
Libres réflexions d'un lecteur entre deux rives
Daniel Tanguay
- 172 | Éric Zemmour : l'ennemi public
Mathieu Bock-Côté
- 201 | Modulation des tarifs de garde : le lien familial et social au cœur de la politique familiale
Annie Cloutier

Leur langue, c'est pas de la marde

Benoît Melançon

Il est peu d'impolitesse plus impardonnables que l'expression publique d'un pessimisme.

Jean-Pierre Minaudier, *Poésie du gérondif*

On pouvait penser qu'ils étaient disparus. L'actualité récente, au Québec comme en France, nous oblige à revoir ce jugement. Les essentialistes du français sont toujours parmi nous. Plusieurs s'étaient faits discrets ; ils le sont moins. Allez lire leurs blogues, leurs journaux, leurs livres. Écoutez leurs lamentations. Vous le saurez : l'apocalypse est à nos portes. C'est l'essence même du français, sa nature et sa grandeur, pour ne pas dire son âme, qui sont en péril. Faisant fond sur l'insécurité linguistique de leurs compatriotes, les essentialistes provinciaux, sous-espèce locale, ne ratent pas une occasion de leur marteler une « évidence » : leur méconnaissance de leur propre langue les singularise et les isole. Qui parle aussi mal que les Québécois ? Personne, laissent-ils entendre.

Les essentialistes ont des idées bien arrêtées. Il y aurait un accent français, et un seul, qu'on entendrait de moins en moins dans les banlieues de la France. Le français serait caractérisé, sur le plan de la syntaxe, par l'omniprésence de la séquence sujet-verbe-complément. Cette langue serait plus belle et plus claire que les autres. Les enseignants la maîtriseraient tellement mal qu'ils devraient avoir recours à des logiciels de correction au moment d'écrire. Le Québec aurait sa propre langue, bien loin de celle, fantasmée, de la France, pays lui aussi fantasmé.

Internet — pis : les médias dits « sociaux » — serait le cheval de Troie de l'anglicisation. Il y aurait eu un âge d'or, durant lequel le français aurait été une langue pure ; depuis, le niveau baisserait. Or, il n'est pas besoin d'être linguiste pour montrer la fausseté, voire la bêtise, d'affirmations pareilles. Il y a plusieurs accents en français, la syntaxe n'y est pas limitée à une seule séquence, il n'y a pas de langue plus belle ou plus claire que d'autres, utiliser des outils d'aide à l'écriture est un signe que l'on souhaite écrire le plus correctement possible, la langue québécoise n'a jamais existé, internet se décline en une variété de langues inattendues et la démonstration de la déchéance linguistique est bien plus souvent postulée que menée de façon convaincante.

Cette déchéance supposée mérite qu'on s'y attache, car c'est un des « arguments » (le mot est fort) récurrents des essentialistes. S'il était vrai que la maîtrise de la langue va en s'ame nuisant de génération en génération, ce devrait pouvoir être démontré. Pourtant, personne ne peut faire cette démonstration, pour une raison fort simple : comparer deux états historiques de langue nécessite des données comparables, et ces données, pour l'essentiel, ne sont pas disponibles, du moins pour le Québec. Quand elles le sont — ce qui est rare, et uniquement pour la période la plus récente —, elles tendent même à démontrer que, sur certains plans, le niveau... monte. Ce sont, par exemple, les conclusions auxquelles arrivent Pascale Lefrançois et Marie-Éva de Villers dans une étude de 2013 sur la connaissance du lexique standard d'élèves québécois de troisième secondaire. Depuis le début du vingtième siècle, on pourrait faire le même exercice pour des types de journalisme (le sport), pour la publicité écrite ou pour les lexiques techniques ou scientifiques, si nombreux depuis la création de l'Office québécois de la langue française. Vous affirmez que le niveau baisse ? Il faudrait le prouver sérieusement. Les essentialistes ne s'y abaissent pas.

Ceux-ci n'ont pas que des idées toutes faites. Ils ont aussi des ennemis : la mondialisation qui tuerait la diversité linguistique, les « élites mondialisées » (comme on dit au Front national et, parfois, dans les pages du *Devoir*) qui auraient baissé les bras en matière de langue, le système scolaire qui n'enseignerait

plus rien, des créateurs pratiquant un sabir inacceptable. Le plus souvent, ces détestations ont pour cible une langue, l'anglais, ou, chez quelques-uns, une langue inventée, le *franglais*. Mis à la mode par Étiemble dans une satire de 1964, *Parlez-vous franglais?*, ce mot a beaucoup été employé dans les médias québécois durant l'été 2014 et depuis. Il y a quarante ans, c'est le *joual* qui déclenchait les passions, mais aujourd'hui le mot n'est plus guère utilisé, et fort heureusement, pour décrire le français populaire parlé au Québec. Il n'est pas sûr qu'on y gagne au change : on ne peut pas plus le définir que le supposé *franglais*.

Le plus récent prurit linguistique provincial a eu pour déclencheur des musiciens, surtout le groupe rap Dead Obies, mais aussi la chanteuse Lisa LeBlanc. (Par la suite, un exemple cinématographique est venu apporter de l'eau au moulin des essentialistes, *Mommy* de Xavier Dolan, auquel on pourrait ajouter le blogue *Les fourchettes* et le roman *Cœur de slush* de Sarah-Maude Beauchesne, et les spectacles d'humour de Sugar Sammy.) Que leur reproche-t-on ? De mêler deux langues, l'anglais et le français ; autrement dit, de céder aux sirènes du *franglais*, de parler de façon indigente. Avant de tirer quelque conclusion que ce soit de cet usage artistique, il faudrait savoir de quoi l'on parle, sortir des cadres argumentatifs figés, descendre de ses grands chevaux, se méfier du mépris.

Les Dead Obies mêlent de l'anglais et du français : c'est entendu. Lisa LeBlanc mêle, dans une moindre mesure, de l'anglais et du français : ça l'est aussi. De cela, on peut tirer une conclusion, et une seule : les Dead Obies et Lisa LeBlanc mêlent de l'anglais et du français. Pour l'essentiel, leurs interventions portent sur le lexique : ils mêlent des mots de deux langues, pas deux syntaxes. On ne peut pas inférer de leurs chansons que le français irait mal, et de plus en plus mal, à Montréal (les Dead Obies viennent de la Rive-Sud), au Québec, en Acadie (Lisa LeBlanc est du Nouveau-Brunswick), dans le monde. Pour affirmer une chose pareille, il faudrait des enquêtes comparatives, sur la longue durée, pas des opinions ou des sentiments.

Par ailleurs, quiconque pense que la langue de l'art est le reflet de la langue parlée en société, qu'elle en est le miroir, se

trompe. Chaque créateur se fait sa langue, qu'on appréciera ou pas (certains ont des boutons en écoutant les Dead Obies, d'autres, devant Fred Pellerin ; tous les dégoûts sont dans la nature). Croire que cette langue est la langue commune des Québécois n'a pas de sens. Cela ne veut pas dire que la langue de l'art et celle de la société sont sans rapport. Cela veut dire que ce rapport n'est pas de simple imitation. La langue de la littérature, de la chanson, du théâtre, du cinéma, de la télévision sont inventées. Que les membres de Dead Obies ou Lisa LeBlanc s'en rendent compte ou pas ne change rien à l'affaire. Ils font comme Michel Tremblay ou Plume Latraverse avant eux : ils forgent la langue qui leur est nécessaire, à un moment précis de l'histoire collective.

Inférer de la coprésence de l'anglais et du français dans des œuvres que le Québec est en voie de créolisation, d'assimilation ou d'anglicisation n'est pas non plus défendable. On voit même ressortir le vocabulaire de la colonisation, comme si une société industrialisée du vingt et unième siècle pouvait être ramenée, *mutatis mutandis*, à celles qui l'ont précédée des siècles auparavant. Ceux qui affirment pareille chose n'ont de ces phénomènes qu'une connaissance très imprécise. Aucun ne se produit sur une courte période. Il faut des dizaines, voire des centaines d'années pour qu'une société se créolise ou pour que sa population soit assimilée par une autre ou change de langue (s'anglicise). On pourrait même avancer que la créolisation n'est pas un abâtardissement, mais le devenir naturel des langues. Quant à la colonisation, sauf à ne donner qu'une valeur métaphorique au mot, on ne voit pas bien qui serait, aujourd'hui, en train de coloniser le Québec. Les États-Unis ? Le Canada anglais ? Ça se saurait. L'anglais ? Une langue, seule, ne peut rien coloniser.

Enfin, on notera que le débat linguistique au Québec est vicié par l'obsession des essentialistes du cru à opposer deux langues — deux essences de langues — et rien qu'elles, le français et l'anglais. Pour comprendre la vie de la langue, ce cadre ne cesse de perdre de sa pertinence. Pourquoi ? Pour des raisons démolinguistiques et générationnelles, la croyance en une forme unique de bilinguisme, le bilinguisme anglais / français, ne permet plus de rendre compte de la réalité et de l'imaginaire linguistiques actuels.

Des raisons historiques expliquent que la réflexion sur la langue au Québec ait longtemps reposé sur le conflit entre l'anglais, langue dominante dans le monde depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle (non pas de toute éternité), et le français, langue officielle au Québec depuis les années 1970, mais minoritaire en Amérique du Nord. Ce portrait linguistique polarisé ne correspond plus tout à fait à la réalité montréalaise : sur le territoire de la métropole, il n'y a plus uniquement le français et l'anglais — en fait, il n'y a jamais eu uniquement le français et l'anglais, même si l'on a longtemps fait comme si. Il y a des français, des anglais, des dizaines de langues venues de partout. Les contacts linguistiques sont la réalité montréalaise quotidienne, au point que Montréal a la plus importante proportion de personnes trilingues en Amérique du Nord.

En outre, l'idée que les contacts entre langues sont menaçants n'a guère de poids aujourd'hui chez les plus jeunes. Comment les convaincre que l'anglais et les autres langues entendues à Montréal sont des menaces pour l'identité québécoise, si tant est qu'une telle chose existe ? Comment leur faire croire que les langues qui les entourent tous les jours ne devraient pas avoir droit de cité ? (Selon qui ?) Cela ne revient pas à dire que la question de la langue ne se pose plus au Québec. Cela signifie que les termes du débat ont changé. Ne pas le reconnaître, c'est nourrir un dialogue de sourds.

Les essentialistes n'ont pas tort sur tout. C'est la loi de la probabilité linguistique : à force de parler de langue, il arrive nécessairement que l'on finisse par avoir raison à l'occasion. Leurs inquiétudes, sur certains plans, ne sont pas sans fondement.

On peut, avec eux, adresser des reproches au système d'éducation (mais pas celui de ne pas enseigner la grammaire : on enseigne la grammaire dans les écoles du Québec). À l'automne 2014, le Conseil supérieur de l'éducation suggérait de mettre en place, au préscolaire et au début du primaire, des activités d'« éveil aux langues » ; c'est dire qu'elles ne sont pas offertes actuellement. L'école pourrait aussi jouer un rôle plus décisif sur le plan de la nécessaire compréhension des niveaux de langue : les élèves québécois savent déjà que l'on ne parle pas et que l'on écrit pas de la même façon dans toutes les

situations de communication, mais ils paraissent incapables de faire accepter cette vérité universelle aux membres de leur famille; il faudrait mieux les former afin qu'ils puissent faire comprendre à leurs parents qu'ils n'écrivent pas leurs textos comme leurs dissertations. Qu'il s'agisse d'éveil aux langues ou de réflexion sur les usages, cela exige que les futurs professeurs soient le mieux formés possible. Là-dessus, on ne saurait trop insister. En 1983, André Belleau a écrit une des phrases les plus profondes qui soient sur le rapport des Québécois francophones à leur langue : « Nous n'avons pas besoin de parler français, nous avons besoin du français pour parler. » L'université devrait faire comprendre cela aux futurs maîtres, ainsi que deux autres choses : que nous avons besoin du français dans toutes ses variétés et que cela suppose une conscience aiguë de sa propre pratique. Après, on les exposera aux subtilités de l'accord du participe passé; ça peut toujours attendre. Malgré ce que peut donner à penser, à l'occasion, la langue de l'ex-ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, et de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de la Science, Yves Bolduc, l'école est généralement capable de transmettre un ensemble de savoirs en cette matière.

Gaston Miron aimait dire qu'il ne s'inquiétait pas du fait que l'on dise *joual* pour *cheval*, mais qu'il craignait d'être forcé de parler une seule langue, celle où l'on dit *horse*. Le maintien de la prédominance du français dans l'affichage et l'obligation d'offrir des services en français dans les commerces et dans l'Administration sont des valeurs acquises dans le Québec de 2015, mais des valeurs qui exigent de la vigilance, une vigilance qui ne soit pas fondée sur la crainte de l'autre. Le Québec s'est doté en 1977 d'une charte de la langue française qui n'a rien perdu de sa nécessité. Dans l'espace public, le français est, et doit rester, la langue commune des Québécois. Quoi qu'en pense l'actuel premier ministre provincial, Philippe Couillard, il n'est pas inutile de le rappeler, notamment à l'étranger. Pour les langues d'usage privé, comme pour celles utilisées dans les œuvres artistiques, la plus grande tolérance, y compris dans les médias, devrait être de rigueur.

Fidèles au coup de gueule d'Étiemble, les essentialistes en ont souvent contre la langue de ces médias, réputée fautive et

truffée d'anglicismes. Sur ce plan, difficile de leur donner tort. De même, on ne saurait trop condamner la faiblesse de la langue de certains de nos élus. Une fois cela reconnu, que faire? Relever les fautes, les rassembler, moquer ceux qui les commettent, changer de chaîne ou de journal, voter pour quelqu'un d'autre. Continuer à mieux former ceux qui ont pour fonction médiatique de nous informer ou de nous éclairer. Dans le même temps, éviter de s'en prendre indistinctement aux journalistes, chroniqueurs et commentateurs. La phrase « La langue des médias est faible » est aussi dépourvue de sens que « Les jeunes parlent mal ». Dans une société démocratique, on ne saurait guère aller plus loin que ces dénonciations.

Ce n'est pas en campant sur des positions nostalgico-réactionnaires que les essentialistes feront avancer le débat au Québec. Ils ne sont pas les premiers et ils ne seront pas les derniers à diagnostiquer une « dégradation », à déplorer un « massacre », à s'en prendre aux « linguicides », à pleurer « la mort du français », à prévenir leurs concitoyens contre une « crise », à se porter « au secours » de la langue française. Ce discours multiséculaire n'a pas changé quoi que ce soit aux langues et à leur évolution ; repris par les essentialistes, qui l'opposent à celui des « naïfs », ceux qui ne partagent pas leur ton apocalyptique, il n'aura pas plus de suites. À quoi leurs positions catastrophistes peuvent-elles servir ? Pas un créateur ne changera sa façon d'écrire après avoir lu leurs philippiques, si tant est qu'il les lise.

Quand Lisa LeBlanc chante « Ma vie, c'est de la marde », on entend presque les essentialistes dire aux jeunes créateurs « Votre langue, c'est de la marde ». Qu'ils ne s'étonnent pas s'ils sont mal reçus, ou pas du tout.

Benoît Melançon est professeur (université de Montréal), chercheur, éditeur (Presses de l'université de Montréal), auteur (plus récent titre paru : Langue de puck. Abécédaire du hockey, 2014), blogueur (oreilletendue.com), administrateur universitaire et bibliographe.